

◀ L'ŒIL DE KHARKIV ▶



Un an de guerre. Kharkiv, comme Kiev, tient toujours, bien qu'elle n'ait pas été épargnée par les bombardements russes. Kharkiv, la grande cité industrielle russophone que Moscou espérait, dès 2014, faire tomber dans son giron. Kharkiv, ville grise qui transpirait à l'époque soviétique un ennui tenace. Tout était étroitement surveillé dans cette cité dominée par les usines d'armement. Mais, dans ce paysage triste comme un puits sans fond, la grisaille et l'ennui avaient suscité depuis longtemps de joyeux anticorps, dont les autorités moscovites n'avaient pas mesuré l'importance. **Par Jean-François Bouthors**



Viktor et Sergiy Kochetov, *Novoselouka*, 1993. Tirage gélatino-argentique unique, coloré à la main. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros.

Evgeniy Pavlov, *Sans titre*, série « Violon », 1972. Tirage gélatino-argentique. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros. (lire page suivante).

◀ Un groupe de photographes – réunis au départ dans un club d'amateurs – s'employait, à sa manière, à déjouer les stéréotypes de l'*homo sovieticus* et à subvertir la désespérance plate du « socialisme réel ». Dans leurs chambres noires comme dans leurs cuisines, où ils partageaient leurs images, ils ont fait naître, à partir de la fin des années 1960, une « école », sans murs ni professeurs, dans une joyeuse anarchie qui contestait les canons de « la belle photographie ». Kharkiv n'est certes pas Kiev, la capitale ukrainienne, encore moins la méridionale et cosmopolite Odessa, mais son « œil » photographique dit beaucoup de la résistance ukrainienne et de son enracinement. Слава Харкову! *Slava Kharkovou!* Gloire à Kharkiv! L'Ukraine aime la couleur! Tant et si bien qu'y était

née la pratique des « *luriki* », qui consistait à enjoliver des photos de famille en noir et blanc en les colorisant. C'était même devenu une industrie, surtout à Kharkiv... Les **Kochetov**, père et fils – **Victor et Sergiy**, qui signent sous leur seul patronyme –, et quelques autres ont détourné le procédé pour « carnavaliser* » le quotidien ou les images de propagande. Ainsi, par leur talent, deux ans après la fin de l'Union soviétique, cette locomotive frappée de l'étoile rouge prend-elle l'allure d'une joyeuse invitation à une aventure proprement ukrainienne symbolisée par le bleu et le jaune. Déjà, on perçoit une formidable énergie : pour ceux qui sont montés dans le train de l'indépendance, il n'y a pas de retour en arrière envisageable.



De la série « Yesterday's Sandwich », 1966-68.
© Boris Mikhaïlov, VG Bild-Kunst, Bonn. Courtesy galerie Suzanne Tarasiève, Paris.

◀ Ce désir d'une autre vie, **Evgeniy Pavlov** l'exprimait dès 1972 dans sa série « Violon ». Dans la très prude Union soviétique de Brejnev, où tout devait être sous contrôle, la nudité était déjà une première transgression, celle des femmes bien sûr, mais plus encore celle des hommes – les photographes de l'école de Kharkiv ne s'en sont pas privés. Les chevaux et l'instrument dans un décor paysager, et non dans un lieu de concert, évoquent la liberté farouche du monde des Roms. D'autres images de la série renvoient directement à l'idée du « voyage ». Comme un appel à s'affranchir des contraintes politiques et idéologiques de l'époque. Le regard sombre suggère sinon une profonde colère, du moins une détermination radicale, qu'accentue l'étrange nimbe qui auréole le visage.

À peu près à la même époque, sur un mode à la fois onirique et ironique, **Boris Mikhaïlov** formule une semblable aspiration à une vie autre, avec cette image tirée de sa série « Yesterday's Sandwich », superposition de diapositives dont il découvre accidentellement l'opportunité créatrice en jetant sur son lit des films qu'il avait développés, deux photos se collant l'une à l'autre. C'est tout un peuple qui apparaît en surimpression sur les personnages principaux, dont la pose détourne humoristiquement les codes du réalisme socialiste. Mikhaïlov, qui a poussé très loin le registre de l'incorrection créatrice – sans jamais se poser comme dissident – est souvent désigné comme le chef de file – de bande ? – de l'école de Kharkiv.



Groupe Shilo (Sergiy Lebedynskyy, Vladyslav Krasnoshchok, Vadym Trykoz), *Sans titre*, série « Dissertation achevée », 2012, tirage gélatino-argentique, collage sur une page du livre de Boris Mikhaïlov, 29 x 23,5 cm. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros.

◀ La dernière génération des photographes qui se revendiquent de cette singulière école considère aujourd'hui un peu ce dernier, né en 1938, comme son « grand-père ». Elle s'est parfois directement inspirée de sa manière de documenter la vie courante, soviétique ou postsoviétique, qui fait apparaître des continuités. Ici, le groupe **Shilo** lui emprunte le sujet de la pratique très populaire de la baignade et son traitement très « naturaliste ». Mais il le fait non sans un peu de piquant – comme le suggère son nom qui peut se traduire par « poinçon ». Mikhaïlov avait créé une très remarquée « dissertation inachevée », mélangeant

textes poétiques et photos. En 2012, Sergiy Lebedynskyy, Vladyslav Krasnoshchok et Vadym Trykoz « achèvent la dissertation », en collant leurs propres photos sur les pages mêmes de son livre. L'ironie est acide, puisque Mikhaïlov avait écrit sur cette page : « Pas de nostalgie. Pas de nostalgie de la grande rue, d'autant plus qu'il n'y a pas de grande rue. » Et peut-être pas de « grand » photographe... Du haut de ses 73 ans de l'époque, Mikhaïlov, dont nul ne nie l'incroyable créativité, a d'abord grincé, trouvant le jeu irrespectueux. Mais il a finalement reconnu à ces petits jeunes qui ne manquaient pas de talent le droit d'être aussi insolents que lui.



Sergiy Solonsky, *Samagonchthiki*, 2000. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros.

De la série « Case History », 1997-98. Tirage chromogène, 172 x 119 cm. © Boris Mikhaïlov, VG Bild-Kunst, Bonn. Collection privée.

▶ Pourtant, la provocation n'est pas la seule valeur que défendent les photographes de l'école de Khar-kiv. La compassion et la tendresse pour le peuple tiennent une grande place. En témoigne cette photographie de **Sergiy Solonsky**, tirée d'une série intitulée « Samagonchthiki », consacrée à ceux qui distillent eux-mêmes, pour le meilleur et pour le pire, l'alcool qu'ils consomment – pratique fréquente dans l'est de l'Europe et l'ex-URSS. Quelle étrange mise en abîme que ces deux jeunes enfants qui étreignent leur père allongé sur un lit ! Il est torse nu, le flanc tatoué d'une Vierge à l'enfant. Les enfants fixent l'objectif tandis que le regard bleu de

l'homme semble se perdre dans une attente indicible, comme hanté par un vide indiscernable.

Désarroi plus net encore, avec ce *bomje* (« sans domicile fixe ») photographié en plein hiver par **Boris Mikhaïlov**. L'un des quatre cents portraits de la série « Case History », consacrée, avec beaucoup d'empathie, aux personnes oubliées, marginalisées par ceux que les bouleversements de la dislocation de l'URSS ont formidablement enrichis. La fin de la guerre froide, rappelle le photographe, a plongé certains dans un abîme de souffrance aussi bien en Ukraine qu'en Russie.





◀ Mais les deux sociétés n'ont pas réagi à la crise de la même manière. La Russie a retrouvé sa vieille nostalgie de « la main-forte », allant pour une large partie de sa population jusqu'à regretter le « bon temps » de Staline, où le pays s'enorgueillissait de sa puissance. L'Ukraine, y compris dans des villes aussi largement russophones que Kharkiv, a très majoritairement regardé vers l'Europe. En 2004, avec la révolution orange, la société affirme une première fois son existence. En 2014, avec l'Euromaïdan, elle refuse d'être privée d'un partenariat avec l'Union européenne et de revenir dans le giron russe. Plusieurs des photographes de l'école de Kharkiv signifieront par leurs images, comme ci-dessus **Sergiy Lebedynskyy**, que cette rupture proprement révolutionnaire annonce une guerre : les points de vue des partisans de l'indépendance et des prorusse sont irréconciliables.

La guerre est effectivement venue. Quelques semaines plus tard, avec l'annexion de la Crimée et la « rébellion » du Donbass. Puis, il y a un an, comme un conflit de très haute intensité frappant toute l'Ukraine.

Vladyslav Krasnoshchok, photographe et chirurgien de l'hôpital de Kharkiv, parcourt le pays pour en rendre compte quand il ne soigne pas les victimes des bombardements ou les blessés qui lui arrivent du front. Ses tirages gélatino-argentiques au lithium, sur du papier photo vintage, datant de l'époque soviétique, ancrent dans le passé les images qu'il saisit. Les destructions et les exactions de l'armée russe sont le dernier héritage d'un passé qui ne passe pas, d'un mal qui n'a pas été soigné. Ses photos documentent la désolation, alors qu'au Kremlin on tente de restaurer une domination dont la caractéristique première était et reste d'ignorer le prix et la dignité de la vie humaine.

Sergiy Lebedynskyy, *Sans titre*, série « Euromaidan », 2014. Tirage gélatino-argentique. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros.

Vladyslav Krasnoshchok, *Guerre*, 2022. Tirage gélatino-argentique avec du lithium. Courtesy galerie Alexandra de Viveiros.



De la série « National Hero », 1991.
Tirage chromogène, 120 x 81 cm.
© Boris Mikhaïlov, VG Bild-Kunst,
Bonn. Courtesy galerie Suzanne
Tarasiève, Paris.

Déjà, en 1991, l'année de l'effondrement de l'URSS, Boris Mikhaïlov, dans la série « National Hero », demandait à sa manière à quel idéal allaient se raccrocher les peuples de l'ex-Union soviétique. L'essentiel, dit-il dans le catalogue de l'exposition que lui a consacrée à Paris l'an dernier la Maison européenne de la photographie, était que « *le héros soit beau* ». Mais de quelle beauté parle-t-on ?

Ce soldat a pour galon des broderies ukrainiennes, il est ostensiblement maquillé, jusqu'au rouge de ses lèvres, et le fond rose de l'image est tout sauf martial ! Une puissance douce et mystérieuse, aux antipodes de l'idéal mensonger dont Poutine et ses thuriféraires de la télévision ont bourré le crâne des Russes. Et nous, semble demander l'artiste à travers son « héros », de quel côté sommes-nous ?

* J'emprunte l'idée de « carnavalisation » à Nadiia Bernard-Kovalchuk, cofondatrice – avec les photographes Sergiy Lebedynskyy et Vladislav Krasnoshchok, et la chercheuse Oleksandra Osadcha, enseignante à l'académie des Beaux-Arts – du MOKSOP, le musée de l'École de photographie de Kharkiv, qui aurait dû s'ouvrir officiellement en mars dernier, et dont une partie des collections se trouve désormais exilée en Allemagne.